

A Douarnenez : [suite]

Autor(en): **Dubarry, Armand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 18

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de ses parents, de ses amis, de toutes ses connaissances. Il en possède déjà 10,000, au nombre desquelles on remarque une foule de bizarreries du genre des deux suivantes :

M. BILOUDET

*Jardinier, éducateur de melons,
A VERSAILLES (Jardin du roi).*

MAX LEJEUNE

Chirurgien-accoucheur de l'Armée d'Afrique.

Dans les églises de village, les hommes sont placés d'un côté et les femmes de l'autre.

Le curé en chaire, troublé par le bavardage de quelques-uns de ses auditeurs, s'en plaignait doucement.

Une femme se lève aussitôt, et, voulant disculper ses amies, elle dit :

— Remarquez, monsieur le curé, que ce n'est pas de notre côté.

— Tant mieux, répond le prêtre, tant mieux, cela finira plus tôt.

A DOUARNENEZ

X

Ebloui, il fermait les yeux pour conserver sa fermeté, pour pouvoir parvenir jusqu'à l'extrémité de la dernière salle, où était suspendue la magique baguette de noisetier, et c'est en tremblant et après avoir compté le cinquième coup qu'il franchissait le seuil de la quatrième salle.

Celle-là surpassait en splendeur tout ce qu'on pouvait rêver : ses piliers étaient d'or, ses murailles de pierreries aux couleurs les plus brillantes et les plus harmonieuses, ses lampes de diamant, ses tapis de la soie la plus fine qui eût jamais été filée ; on y respirait les parfums les plus doux et les plus enivrants ; mais ce qui dépassait encore ces merveilles, c'étaient douze filles plus belles que l'aurore, à demi nues, et dont le sourire eût fait palpiter même les statues de marbre des saints qu'on voit dans les cathédrales de Quimper, de Saint-Paul-de-Léon, dans les églises de Kreiker, de Plougastel et de Plouaré.

Stevan étouffait un cri d'admiration et demeurait immobile, sans voix, sans force, oublieux de la baguette de noisetier qu'il aurait pourtant pu voir, attachée à un mince fil d'or, dans la dernière salle.

Mais il n'avait plus d'yeux que pour les célestes créatures qu'il venait de rencontrer sur son chemin et qui s'avançaient vers lui avec des guirlandes de fleurs et des coupes remplies d'un breuvage divin. Il n'avait plus d'oreilles que pour le bruissement de leurs pas et les suaves murmures de leurs lèvres. Le sixième coup tintait et il l'entendait à peine ; il n'entendait pas le septième ; pourtant il semblait que le battant de la cloche frappât en ce moment avec une force décuple sur l'airain. Le huitième coup n'arrivait point jusqu'à lui ; le neuvième, le dixième, le onzième, le trouvaient également sourd et sous le charme des enchantresses qui l'entouraient et l'enlaçaient. Enfin tintait le douzième coup, comme un glas funèbre !..

Revenu à lui, il essayait de fuir, ne pouvant plus parvenir jusqu'à la baguette de noisetier, mais le passage par lequel il était venu disparaissait sous une avalanche de sable que la mer nivelait ; les lampes s'éteignaient, une odeur sépulcrale remplaçait leurs parfums, et les douze houris se changeaient en douze monstres de granit grimaçant horriblement. Eperdu, suffoqué, les pieds cloués au sol, il s'épuisait en efforts désespérés, puis tombait par terre, étouffait et râlait !

— Hé bien?... fit tout à coup une petite voix joyeuse près de Stevan.

— C'est toi, teuz?... dit celui-ci en rouvrant les yeux.

— Oui.

— Où suis-je?...

— Sur la grève, devant les sables de Ris.

— Qui m'y a amené?

— Toi-même. Tu t'étais si bien lesté, hier au soir, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, que tu marchais à l'aveuglette quand tu en es sorti, la tête emportant le reste du corps.

— Hier au soir?... quelle heure est-il donc?

— Cinq heures du matin du lundi de Pentecôte.

— Ainsi j'ai dormi?...

— Et d'un sommeil très agité. Je t'ai suivi pendant ton trajet de l'auberge ici, où tu es tombé vaincu par l'alcool ; je t'ai veillé, et j'ai compris à tes cris étouffés que tu avais le cauchemar.

— Et la baguette de noisetier?... exclama Stevan avec un accent déchirant.

— La baguette de noisetier, répondit le teuz, qui avait encore sa forme préférée de rouge-gorge, il y a longtemps, mon pauvre ami, qu'elle est loin.

— Comment?...

— C'est un des chevaliers de la Table-Ronde qui l'a enlevée, il y a mille ans, à la barbe de l'enchanteur Merlin ; si tu ne t'étais pas assoupi au beau moment, tu aurais constaté qu'aucun passage ne s'ouvrait dans le sable, ni ailleurs, au premier coup de minuit. et que rien ne venait troubler au fond de la baie le tombeau de la ville d'Is. Il en est, pour toi, de ce fameux talisman comme de la Groach de l'île du Lok que tu es allé chercher aux Glénans, lorsque depuis quatre siècles elle habite l'île de Ceylan, en Asie.

Stevan regardait le teuz avec effarement.

— Alors, que vais-je devenir?... s'écria-t-il d'un ton poignant.

— Ecoute, reprit le teuz de sa voix la plus douce et en même temps la plus ferme, et prépare-toi à exécuter ponctuellement ce que je vais te dire, si tu veux reconquérir une existence heureuse.

— Parle.

— Margaridd, la fille du poissonnier Matelinn, une brave fille, la meilleure de Douarnenez, t'a engagé hier à aller voir son père, qui manque de pêcheurs de sardines?

— Oui.

— Va le voir ce matin, à son réveil, et tiens-lui ce discours : « Matelinn, j'ai appris que vous avez une grosse commande de sardines pour Nantes, une commande qui est une fortune, et que vous êtes dans l'impossibilité de la livrer, tous les pêcheurs de la baie se trouvant engagés avec les poissonniers vos concurrents et le poisson étant rare cette année. Il est donc clair que vous ne pourriez remplir vos engagements. Eh bien ! si vous le voulez, je me charge de vous fournir, avant la fin de juin, deux fois autant de sardines qu'il vous en faut, et des plus belles. Je ne vous demande, en échange, que le quart du produit de ma pêche. » Matelinn se montrera incrédule, tu insisteras et lui demanderas sa plus grande barque ; il te la donnera, et... le reste me regarde.

Stevan aurait désiré avoir de plus amples détails, mais le teuz lui montra le jour, lui dit que le temps pressait, et ajouta :

— Quand Matelinn t'aura donné sa plus grande barque, tu te rendras à l'île Tristan, où je t'attendrai avec tous les teuz du district. Va et dépêche-toi.

Stevan obéit.

Le père Matelinn le reçut comme une vieille et bonne connaissance, sourit d'abord, quand il lui offrit de se charger, lui tout seul, d'une fourniture de sardines de plus de cinquante mille livres, et finit par accepter son marché et par lui confier une barque en lui disant : « A la grâce de Dieu, et puisses-tu réussir, pour toi et pour moi ! » (A suivre.)